

Le christianisme de Chateaubriand

(1)

M. Victor Giraud étudie Chateaubriand depuis plus de trente ans. S'il a étudié également de près d'autres écrivains, un Hippolyte Taine, un Blaise Pascal, voire un Sainte-Beuve, ou ces chefs de file de la génération littéraire qui a précédé immédiatement la nôtre qu'il appelle « les Maîtres de l'heure », auxquels il a consacré deux volumes fortement documentés, Chateaubriand a été l'objet principal de ses recherches et de ses travaux. Et, dans ce Chateaubriand qu'il connaît sans doute aujourd'hui mieux que quiconque, c'est le côté chrétien, c'est le « christianisme » qui lui apparaît comme le point central auquel il veut ramener toute son étude d'une œuvre aussi riche, d'une personnalité aussi complexe et variée.

C'est dire qu'il prend très au sérieux cette « religion » de Chateaubriand qu'on a tant discutée et qu'on discute encore. En dépit des faiblesses et des imperfections qu'il est trop facile de relever chez un homme dont la nature et le caractère, si conformes, après tout, aux traits essentiels de la nature humaine, restent toujours nobles et sympathiques, il lui attribue une grande importance. Il la croit très réelle et sincère; il est convaincu que c'est par là que Chateaubriand a exercé son influence la plus directe et la plus profonde.

Ce sentiment et cette opinion de M. Giraud sur « le Christianisme de Chateaubriand » nous semblent très justes. Il nous paraît d'autant plus utile qu'ils soient formulés et développés avec l'autorité que lui donne la connaissance qu'il a acquise d'un tel sujet qu'ils ont encore besoin de surmonter quelques idées ou préjugés contraires. Ces idées ou préjugés ont leur première origine dans l'étonnement et le scandale suscités, parmi certains milieux, par le succès prodigieux d'un ouvrage

(1) Victor Giraud : *Le Christianisme de Chateaubriand*, tome 1. *Les Origines*, 1 vol. in-8° (Hachette).

(Reproduction interdite.)

comme le *Génie du Christianisme*, au début du siècle dernier.

Cette disposition à diminuer la valeur et la portée, non seulement du livre célèbre de Chateaubriand, mais aussi de son sentiment religieux et de son influence religieuse, à les rabaisser volontiers en rapelant avec de malicieuses sourires les imperfections d'un tel apologiste chrétien, a continué de se manifester depuis plus d'un siècle. Elle a pu être encouragée, ici par l'incrédulité des uns, leur hostilité avouée ou inconsciente aux idées chrétiennes, là par l'étroitesse et l'intransigeance, la légèreté et la badauderie des autres. Avec quel art merveilleux Sainte-Beuve a su la caresser et la favoriser sans avoir l'air de trop donner prise à des accusations de partialité peu bienveillante à l'égard d'un Chateaubriand ou à celles qui eussent incriminé la sûreté de ses jugements littéraires!

Au bout de trente ans, M. Victor Giraud nous donne aujourd'hui le premier volume d'un ouvrage, *Le Christianisme de Chateaubriand*, auquel il songeait déjà quand il commençait d'étudier le grand écrivain sur lequel il a publié, dans cet intervalle, tant de travaux d'ordre et de sujet très différents (2). Ces travaux, les réflexions et l'expérience de la vie ont fortifié en lui, nous dit-il lui-même, sa première impression. Il est, plus que jamais, convaincu « qu'en littérature, comme ailleurs, le problème religieux est au fond de tout ».

Une telle conviction, qu'il est préférable et plus loyal d'affirmer dès le début,

(2) En même temps que ce premier volume de son *Christianisme de Chateaubriand*, paraît un livre, *Passions et Romans d'autrefois* (Champion), qui est presque entièrement consacré à Chateaubriand, envisagé sous un tout autre aspect. On y trouve, après une étude sur Madame de Duras et Chateaubriand, quelques pages sur « le Roman de Lucile », la sœur attachante et malheureuse de René, dont le génie, qui n'a pu trouver sa voie, est si voisin du sien. Celles qui tiennent la plus grande partie du livre traitent de la « Confession amoureuse » du même René, vieilli et non assagi, qui a provoqué d'interminables discussions littéraires, et du roman de « l'Occitane ». Nous avons parlé de ces pages qui avaient paru déjà sous une autre forme, de la « Confession amoureuse » et du « Roman de l'Occitane » aujourd'hui publié en volume (chez Plon) dans un feuillet précédent.

n'implique nullement qu'en abordant franchement ce problème dans un ouvrage de grande critique littéraire, important pour l'histoire des idées, auquel il se trouve étroitement mêlé, l'auteur ne se maintienne pas rigoureusement sur le terrain de critique littéraire et de l'historien. C'est un reproche, ainsi que celui de ne pas apporter toutes les qualités d'exactitude et de méthode qu'on est en droit d'exiger de l'un et de l'autre, que les gens qui n'admettent pas facilement les idées de M. Giraud auront de la peine à lui adresser.

En réalité, cette première partie du *Christianisme de Chateaubriand* qui étudie « Les Origines » est un tableau très complet, largement tracé, un bilan du dix-huitième siècle, envisagé du point de vue religieux jusques et y compris la crise de la Révolution française qui le termine et qui en est l'aboutissement. Rien de plus légitime, rien de plus à sa place, rien de plus nécessaire que cette introduction.

Si Chateaubriand a réagi fortement et d'une manière décisive dans toute son œuvre, particulièrement dans celle qui a eu le plus d'effet immédiat, *Le Génie du Christianisme*, contre l'esprit et l'influence du dix-huitième siècle, il est lui-même profondément imprégné et pénétré de cette influence et de cet esprit. Il est impossible de le comprendre, comme aussi de se rendre compte de l'étendue de son action, de ce qu'il a apporté d'original et de nouveau, si l'on ne connaît pas d'abord très bien le dix-huitième siècle, tout ce à quoi il a contribué plus que personne à substituer un ordre d'idées et de sentiments si différent.

On ne comprend pas Descartes si l'on ignore la scolastique. M. Etienne Gilson, qui a commencé d'étudier la scolastique dans Descartes, s'est avisé, le premier, qu'on s'exposait à comprendre très mal Rabelais si l'on négligeait d'apercevoir qu'il est dominé et qu'il s'explique en grande partie par cette scolastique qu'il a tant raillée et combattue. Ce sont là des vérités élémentaires d'observation et de psychologie humaine; elles échappent parfois aux gens qui écrivent des livres.

Il est encore plus nécessaire de ne pas négliger l'étude et la connaissance du dix-huitième siècle pour l'intelligence et dans l'appréciation d'un Chateaubriand. Il ne s'agit plus seulement ici de philosophie pure. Il s'agit d'un ordre d'idées morales

et religieuses, de sentiments encore plus que d'idées, où la formation première, la pénétration, l'action et la réaction se font sentir avec beaucoup plus de force. Et il s'agit aussi de littérature où l'influence s'exerce, d'une génération à l'autre, à travers les courants qui s'opposent et les contradictions d'idées, d'une manière plus profonde, plus immédiate et directe.

Nourri de toute la littérature, de tous les écrivains du dix-huitième siècle, combien Chateaubriand ne doit-il pas à ceux d'entre eux dont il apparaît le plus loin? Que ne doit-il pas à un Voltaire, lui qui a tant contribué à détruire l'influence de Voltaire et l'esprit voltairien? Il y a contribué, il est vrai, après Jean-Jacques Rousseau. Et de celui-là, un autre grand écrivain, un autre maître et conducteur du dix-huitième siècle, il apparaît peut-être plus encore le tributaire qu'il n'en est l'adversaire.

A quel point il a pu être imprégné des idées et des habitudes du dix-huitième siècle, on le voit jusque dans ce *Génie du Christianisme* par lequel il a puissamment aidé à renverser ces idées et ces habitudes d'esprit. On le voit davantage encore dans l'ouvrage qui a précédé de peu celui-là, cet *Essai sur les révolutions*, écrit avant sa conversion, où l'homme du dix-huitième siècle se montre en lui presque intact, à peine changé et modifié par les événements.

Il y aura certainement des gens pour trouver M. Victor Giraud un peu sévère à l'égard du dix-huitième siècle. Il est difficile de lui être très indulgent du point de vue où il se place.

O dix-huitième siècle impie et châtié!...

Honte à tes écrivains devant les nations!

M. Giraud, dans un livre très exact et documenté, est moins violent et moins simpliste que ces vers de Hugo, écrits en 1839, qu'on lit dans *Les Rayons et les Ombres*. Il attribue une part de responsabilité dans le développement et les progrès de l'esprit d'irrégion au dix-huitième siècle à la manière dont le dix-septième siècle, grand siècle religieux et chrétien en France, s'est montré vers la fin insuffisant devant la tâche qu'il avait cherché à réaliser « d'enter le christianisme sur le monde ». C'est un mot de Bourdaloue.

Bossuet, qui semble avoir rêvé d'être l'ouvrier d'une telle œuvre, apparaît en définitive un ouvrier inégal à cette œuvre, malgré la magnificence et l'éclat de la parole dont il l'a drapée. Bossuet et son siècle laissent après eux une situation religieuse dont il est facile d'apercevoir « la précarité ». Pour le dire en passant, on peut regretter que M. Giraud n'ait pas insisté davantage, dans son livre, sur ce qu'il appelle « le legs religieux du dix-septième siècle » du point de vue littéraire. Qui connaît mieux que lui l'importance que ce « legs » présente pour Chateaubriand et pour la question du *Génie du Christianisme*?

Il était difficile de tout dire dans un volume où il fallait rassembler tant de choses. Pour ce qui est du tableau du dix-huitième siècle, en tant que préparation nécessaire pour comprendre le « christianisme de Chateaubriand », je ne vois pas le côté qu'il aurait négligé ou qu'il aurait présenté insuffisamment. Ce que j'aurais envie de lui reprocher, ce n'est pas d'avoir négligé quelque chose dans ce remarquable exposé d'histoire littéraire et d'histoire générale des idées qui, avec le dernier chapitre, « La Révolution française et les idées religieuses », devient de l'histoire tout court, où il n'apporte sur tous les points que des vues personnelles. Ce serait de n'avoir pas indiqué, à côté de ce tableau d'ensemble, pour chacune des « quatre étapes » qu'il distingue dans l'histoire des idées religieuses au dix-huitième siècle, l'influence directe qu'elle a pu avoir sur le « Christianisme de Chateaubriand ». Ou de n'avoir pas tracé, à la fin, en regard, le tableau de tout ce que Chateaubriand doit au dix-huitième siècle, de l'apport complet du dix-huitième siècle à la formation de Chateaubriand. J'aimerais mieux trouver ce tableau à la fin, au lieu d'un chapitre qui paraît ici moins à sa place, sur « les antécédents religieux de Chateaubriand ». Il reproduit des pages déjà publiées ailleurs, sur la Bretagne, le génie breton et « l'apport héréditaire de Chateaubriand ».

Je me permets ces remarques parce qu'il s'agit d'un ouvrage qui a une valeur et une portée particulières... Le chapitre sur Voltaire et les Encyclopédistes est remarquable. Il est visible que M. Giraud ne les aime pas beaucoup. Ce n'est pas lui qui

aurait la moindre envie de célébrer Voltaire et l'esprit voltairien. Il faut dire que, quand on a la patience de lire ou de feuilleter, comme le volume de M. Giraud vient de m'inciter à le faire, l'œuvre « religieuse » ou plutôt « irrégionne » de Voltaire, il est difficile de ne pas céder à l'irritation qu'elle doit produire sur des esprits non chrétiens. Un compatriote de Chateaubriand, Renan, a passé aussi par là; je serais capable de soutenir que c'est l'auteur de la *Vie de Jésus* qui a achevé de ruiner l'esprit voltairien.

Un chapitre plus remarquable encore est celui sur Jean-Jacques Rousseau. Il est surtout une mise au point très juste sur la religion et l'influence religieuse de Rousseau. Ce sont là des questions d'une importance capitale trop souvent mal comprises et faussées. Le regretté Pierre-Maurice Masson a laissé sur ce sujet un livre précieux et excellent. Autant que je me rappelle (je ne l'ai pas sous les yeux en traçant ces lignes), il y a glissé quelques petites exagérations en faveur de la religion de Rousseau. Il n'y en a point, dans un sens ou dans l'autre, dans l'exposé serré et complet, très personnel, qu'a fait M. Giraud de la « question Rousseau ».

Il n'est pas douteux que cette religion et cette influence religieuse de Jean-Jacques, avec tout ce qui leur manquait, avec toutes les tares et les contradictions de l'homme qui les apportait, n'aient été bienfaisantes en réaction contre l'irrégion ouverte et grossière de Voltaire et des Encyclopédistes, à laquelle, on l'oublie trop, elles s'opposaient directement. Il n'est pas douteux non plus que la religion de Chateaubriand, celle du *Génie du Christianisme*, ne leur doive quelque chose littérairement et moralement.

Ce n'est pas le lieu d'indiquer en quoi elles se rapprochent et en quoi elles diffèrent. M. Giraud aura sans doute à le montrer au cours de ce grand ouvrage. Nous aimerions insister sur les pages qu'il a consacrées aux conséquences religieuses de la Révolution et aux idées religieuses de Napoléon. Elles nous mènent à la veille de la proclamation du Concordat et de l'apparition du *Génie du Christianisme*, c'est-à-dire à la date de Pâques 1802.

PIERRE DE QUÉRIELLE